



*Cher Monsieur*

Ce sont bien positivement des vers et non de la prose que vous demandez. A la bonne heure, avec vous, on sait du moins à quoi s'en tenir, mais quel dommage pour moi que vous n'ayez rien de ce bon Monsieur Jourdain qui, lui, ne voulait ni prose ni vers ! Je vous envoie donc pour votre Musée des familles, mon modeste tribut ; puisse-t-il répondre à votre désir !

Janvier 1898

BIEN A VOUS  
EUGÈNE BRISSAUD

*Monsieur*  
**J. A. ARSÉNIS**  
Directeur de «Ποικίλη Στοά»

**A MADAME \*\*\***

CECI n'est pas un badinage,  
Et je tiens à vous confesser  
Que rien, durant ce long voyage,  
Ne saurait au monde effacer  
Le doux souvenir de l'absente :  
Il n'en peut m'être de plus cher.  
Vous serez là, toujours présente,  
Comme un printemps dans mon  
hiver.

Pour animer ma solitude,  
Votre image, certainement,  
Prendra, suivant son habitude,  
La forme d'un Esprit charmant  
J'entreverrai votre sourire,  
Si fin, si doucement railleur.  
Et ce regard, où l'on peut lire  
La virile bonté du coeur.

J'entendrai votre voix troublante,  
Au timbre pur, harmonieux,  
Se prêtant, toujours caressante,  
A tous les tons, gais, sérieux  
Je vous verrai, chaque semaine,  
A l'heure où je vous recevais,  
Venir gaîment dans mon domaine  
Prendre la leçon de français.  
Je vous entendrai pour lui plaire,  
Flatter parfois le professeur,  
Faveur qu'il ne méritait guère  
Et vous pardonne de bon coeur.  
Tous ces détails, si pleins de charme  
Resteront dans mon souvenir ;  
Hélas ! qui sait, cruelle alarme,  
Si ce passé doit revenir !  
(1 mai 1896)



**LE PHALERE**

(Parodie du «Voyage imaginaire» de Béranger)

I

L'ÉTÉ revient et sur son aile ardente  
M'apporte encor de nouvelles douleurs :  
Déjà je sens son haleine brûlante  
Infecter l'air de malsaines odeurs.

Arrachez-moi d'Athènes où la poussière  
Flétrit mes yeux et me fait tant souffrir.  
Depuis longtemps je rêvais au Phalère ;  
C'est là, c'est là que je veux rajeunir !

## II

En vain l'on dit que la France est ma mère.  
Oui, je fus grec, avant d'être français.  
Sous Périclès j'ai dû vivre au Phalère  
En cultivant mes choux et mes navets.  
J'ai récolté des figues sans pareilles,  
Qu'avec amour je regardais mûrir ;  
J'ai dégusté du bon vin de mes treilles...  
C'est là, c'est là que je veux rajeunir !

## III

Puisse bientôt ton climat que j'envie  
Réconforter mes membres accablés !  
Déjà de loin Amphitrite me crie :  
« Accours, ami, les bains sont installés ».  
Partons, partons ! voici mon équipage ;  
Fiacre, en ton sein garde moi de périr ;  
Sans accident conduis-moi sur la plage,  
Où j'ai conçu l'espoir de rajeunir !

## IV

Képhisia me plait par sa verdure,  
Mais le séjour en est par trop couteux.  
Va-t-en là bas, cocher, je t'en conjure,  
Où nuit et jour murmurent les flots bleus.  
Quel horizon ! Quelle pure lumière !  
Quel beau spectacle à mes yeux vient s'offrir !  
Sur le rivage expire la poussière...  
C'est là, c'est là que je vais rajeunir !

## V

Laissez au port entrer un invalide,  
Dieux du Phalère, ici protégez-moi !  
Pour vos climats je quitte un sol aride,  
Où la poussière aveugle jusqu'au Roi.  
Rétablissez ma santé compromise,  
Et si mes vœux pouvaient vous attendrir,  
Faites qu'un jour en me voyant l'on dise :  
C'est là, c'est là qu'il a su rajeunir !

(Athènes 1898)



## A LA MORT

SOU MIS à ton empire, ô Mort inexorable,  
De tes cruels arrêts nous subissons la loi  
Rien n'échappe au tranchant de ta faux redoutable.  
Et le monde est à toi.

N'es-tu pas lasse enfin d'immoler des victimes,  
Et depuis si longtemps que les mondes sont nés,  
D'emporter des humains au fond des noirs abîmes  
Dans tes bras décharnés ?

A l'heure où tu répands ton voile de ténèbres,  
Les mortels suppliants ont beau se lamenter.  
Insensible à leurs cris, de tes exploits funèbres  
Toi, tu poursuis le cours sans jamais tarrêter.

Ah ! si tu n'emportais de notre race humaine  
Que des êtres souffrants, vieillis ou malheureux,  
Ceux qui fatalement esclaves de la peine  
N'espèrent plus qu'en toi pour leur fermer les yeux!...

Mais tu n'épargnes rien : n'importe où tu la poses,  
Ta lourde main s'abat comme un fer meurtrier ;  
Les épis déjà murs, les fleurs à peine écloses,  
Tout tombe également dans ton fatal carnier.

Spectre hideux et maudit, dis-moi quel est ton âge ?  
Quand Dieu créa le monde, étais-tu déjà né ?  
Dans la nuit du chaos quel était ton ouvrage ?  
A quelle œuvre infernale étais-tu condamné ?

N'es-tu qu'un noir fantôme ou de ces ombres vaines  
Qu'énante la terreur en face du danger ?  
Serais-tu le néant, d'où les choses humaines  
N'émergent un moment que pour s'y replonger ?

N'on, ce n'est pas possible et l'âme immatérielle  
En quittant sa prison reprend sa liberté.  
Tu ne saurais l'atteindre et ne peux rien sur elle  
Que l'affranchir des liens de sa captivité.

A ses derniers moments, sans crainte et sans reproche  
Le Juste devant toi ne sut jamais faiblir.  
Bientôt viendra mon tour ; mais que mon heure approche  
Ou qu'elle tarde encor : je l'attends sans pâlir !